


ROMAN

PHILIPPE CARRESE
Retour à San Catello

 l'aube

RETOUR À SAN CATELLO

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2015
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-1206-8

Philippe Carrese

Retour à San Catello

roman

éditions de l'aube

Du même auteur :

Chez le même éditeur :

Enclave, l'Aube poche, 2014

Les Veuves gigognes, l'Aube noire poche, 2014

Trois jours d'engatse, l'Aube noire poche, 2014

Virtuoso ostinato, 2014; l'Aube poche, 2015

Chez d'autres éditeurs :

Graine de Courge, Florent Massot, 1997

Tue-les, à chaque fois, Fleuve Noir, 1998

Le Successeur, Florent Massot, 1999

Le Bal des Cagoles, Fleuve Noir, 2000; rééd. L'Écailler du Sud, 2012

Flocoon Paradise, Florent Massot, 2001

Conduite accompagnée, Fleuve Noir, 2002

Les Veuves gigognes, Fleuve Noir, 2005

Enclave, Plon, 2009

Marseille, Quartiers sud, Syros (série de 7 romans jeunesse, de 2004 à 2010)

Place aux Huiles, L'Écailler du Sud, 2007 (dessins de presse)

BON À SAVOIR...

Situé dans la montagne lombarde près de la frontière suisse, SAN CATELLO surplombe l'impétueux torrent du Scavone. La dernière cloche de son campanile trône à 1222 mètres d'altitude, son église grandiloquente veille sur les ruelles en arcades et les calades de ce village italien tout en dénivelés. Les quelques riches propriétaires possèdent les grosses fermes au bas du village. L'osteria di Risorgimento et un bazar à tout vendre donnent sur une placette stratégique, carrefour obligatoire pour les commères, leurs enfants et leurs maris, point de rencontre de toutes les figures du pays. Pendant un temps, les mûriers ont fait la richesse de cette vallée encaissée perdue au bout du monde, mais le siècle avance et la Grande Guerre est passée par là.

Quelques figures scandent la vie et le quotidien de San Catello:

VOLTURNO BELONORE, le patriarche. L'homme est né à la fin de la réunification italienne, en 1873. C'est un paysan robuste à l'instinct affûté et au caractère orageux. Quatre ans avant la Grande Guerre, Volturno a épousé Ofelia, une très jeune femme du village. C'était peu de temps après le décès de sa première femme, la mère de ses fils, Lucio, Marzio et Toma. Après qu'Ofelia a été bannie, il s'est remarié avec Francesca Vitiglio, une riche veuve de San Catello au caractère trempé, elle aussi, et sa maîtresse depuis des lustres. Solide, malin et fier, Volturno est la personnalité forte qui mène la communauté.

LUCIO BELONORE, le fils aîné, est gravement handicapé après un accident dû à un glissement de terrain provoqué par Volturmo et ses recherches minières fantasmagiques. Lucio a néanmoins suivi des études brillantes d'ingénieur ; il vit à Turin, dans une institution religieuse.

TOMA BELONORE, le benjamin, est mort dans les tranchées autour de Verdun, quelque temps après s'être enfui de la vallée du Scavone pour échapper au caractère infernal de son père.

MARZIO BELONORE, le cadet, le plus aventurier des trois fils, a découvert la musique sur l'harmonium du village. Il s'est pris d'une passion dévastatrice pour cet art. L'arrivée à San Catello de Michele, un musicien ambulant, a déclenché un drame qui a mené Marzio, virtuose obstiné, à fuir vers la France. Là, sur l'instrument récupéré à proximité du cadavre du violoniste itinérant, il a appris le violon et l'harmonie sous la direction de Gabriel Fauré au Conservatoire de Paris, et rencontré les plus illustres compositeurs de l'époque. Il est devenu un concertiste renommé, mais n'est revenu qu'une seule fois en Italie pour donner un concert à la Scala de Milan, en 1930. Marzio a une déchirure dans sa vie, son amour pour Ofelia, avec qui il a grandi dans les ruelles du village et qui n'a que trois ans de plus que lui.

OFELLA, fille de deux journaliers installés au village, est née en 1894. Jeune femme douce, belle et généreuse, elle a mis au monde une petite Vittoria peu de temps après son mariage surprenant avec Volturmo. Voici le secret qui court dans la communauté de San Catello, et que les femmes gardent jalousement : bébé Vittoria est la fille de Marzio, et Volturmo a épousé la jeune fille en détresse par sens de l'honneur. Ofelia a été rejetée par la communauté villageoise après sa courte et violente aventure avec Michele, à la fin de l'été 1911. Elle s'est exilée dans un premier temps à Marseille puis elle a migré aux États-Unis, où elle a refait sa vie sous le nom de VALENTINA MASSARELLI. Elle a effectivement épousé TONY MASSARELLI, ingénieur chimiste à

Rochester, sur les bords du lac Ontario, dont elle a eu une fille, MAGDA, et un fils, CARLO.

VITTORIA, née en 1910, a été élevée par FRANCESCA VITIGLIO-BELONORE, la troisième épouse de Volturno, qui la considère comme sa fille. Vittoria ressemble beaucoup à sa mère biologique, même si elle a le caractère trempé de sa mère adoptive et l'énergie des Belonore.

Dans le village perdu de San Catello, on trouve aussi un aubergiste grande gueule: GRAN'PAOLO, le cousin de Volturno. Et aussi CIRO, qui tient la droguerie qui propose de tout mais où on ne trouve jamais rien. Et encore NESSU' le forgeron et la famille MEZZANESE... Et puis il y a ADDOLORATA, elle aussi fille de journaliers napolitains, amie d'enfance et de cœur d'Ofelia, qui est restée au village et qui s'y est mariée.

Mais le personnage déclencheur du drame qui hante le virtuose obstiné a bien été MICHELE, un jeune apprenti musicien, beau comme un dieu et odieux comme un fils de riche, qui en quelques jours d'un passage dévastateur, a laissé des traces indélébiles dans la cohésion de la communauté de San Catello.

1

... L'histoire pourrait s'arrêter là.

Vingt et un clichés. Vingt et un regards. Vingt et un prénoms associés à la même question : « La première fois. » Et vingt et une réponses différentes. Louise et son premier éclair au chocolat, Dorothée et son premier bijou, Jeanne et sa première séance de cinéma. À travers l'objectif, ces femmes regardent le photographe. Derrière chacun des modèles, la toile de fond est la même. La série est fascinante, les portraits remarquables. Les façades et le plan d'eau qui apparaissent en fond de décor rappelleraient un port de Méditerranée, peut-être bien Marseille. Mais une Marseille oubliée, révoquée. Ces femmes sont toutes adossées à la même rambarde tordue d'une ruelle étroite, les contre-jours sont audacieux. Les visages expriment la joie, la surprise, le bonheur, la gourmandise. La plus belle de ces femmes est la plus âgée. Sur l'encadrement blanc du tirage, une main a inscrit d'une jolie écriture : « *la Câlina* », sans doute le surnom de cette femme usée mais rayonnante. Écrit avec la même graphie, un commentaire précise : « *La première fois que je t'ai vu.* » Incompréhensible. Au milieu de tous ces moments joyeux, une photo projette une détresse authentique. Le modèle paraît très jeune. Elle s'appelle Fleur, elle se souvient de sa première passe.

Qui sont ces femmes ? Les négatifs sur verre ont moins bien résisté aux années que leurs tirages sur papier. Fragilité. Cinq sont ébréchés, trois sont fendus, un est en

miettes. La chimie a fait son temps, les contrastes se sont estompés. Sur les plaques empilées, les visages se désagrègent. Vulnérables. Ces originaux étaient stockés dans un emballage rigide de produits de laboratoire. Ils ont beaucoup voyagé, et mal traversé le siècle précédent.

Une grande enveloppe protégeait les tirages. Elle est siglée au titre d'une enseigne de la belle époque, le studio Majestic. D'autres indices traînent sur l'emballage en papier jauni : « *Rue de Bourgogne, 1937, 11 h45 / 12 h05.* » Ces précisions ésotériques indéchiffrables ont été inscrites par l'artiste photographe avec la même écriture appliquée. Au verso, une liste reprend les prénoms de tous les modèles, accompagnés d'adresses d'établissements aux titres exotiques. L'Americano Bar devait être un bon pourvoyeur.

Une autre enveloppe, plus petite et affranchie en France, est destinée à une adresse américaine dans l'État de New York. L'écriture est la même. Elle contient six portraits pris à la même époque, moins intéressants. Sur ces six photographies, cinq femmes et un jeune homme posent dans des tenues du quotidien. La ressemblance entre les quatre filles et la mère est flagrante. Incident de parcours, le garçon est flou. Impossible de constater la moindre parenté entre cet homme et les autres protagonistes. Peut-être était-il le photographe lui-même, portraitisé maladroitement par un de ses modèles ? Un Zeiss Ikon à soufflet aux mécanismes intacts était rangé avec les enveloppes dans une valisette en carton. La chambre noire est comme neuve, protégée par son étui. Après toutes ces années, la colle d'une dernière enveloppe a séché contre l'étui de l'appareil photo. Mes manipulations l'ont détachée de l'étui, elle a voleté jusqu'au plancher.

Dans cette dernière enveloppe, une dernière photo. Étrange. Un double portrait, dans un format différent. Deux jeunes hommes de profil se sourient, leur nez à quelques centimètres l'un de l'autre, sur fond de vallée alpine.

Un adolescent à l'allure rurale et aux traits méditerranéens fait face à un garçon aux cheveux bouclés, plus âgé. Le jeune homme bouclé ressemble au modèle masculin flou de la série précédente. Au dos du tirage, de la même écriture régulière, ces quelques indications aussi étranges que la photo : « *Mon jeune ami Matteo, un garçon d'ici, formidable* »...

Si je n'avais pas déniché cette mallette poussiéreuse oubliée sous un établi, l'histoire aurait pu s'arrêter là.

L'histoire aurait pu s'arrêter dans les coursives lambrisées du *Conti di Savoia*, de retour vers le vieux continent. L'histoire aurait pu se terminer à cause d'une houle assassine, d'un moment de distraction, d'un mouvement d'humeur puéril. Elle aurait pu...

La vague n'était pas pire que les déferlantes qui agitaient le paquebot depuis deux jours – un temps de chien comme peut le connaître l'Atlantique Nord en novembre. La trombe s'est avérée plus vicieuse. Simplement. Elle a pris le navire par tribord, la porte s'est refermée sur sa main gauche. Marzio a immédiatement compris. Lucide, comme toujours. Sa brillante carrière de concertiste s'écroulait à ce moment précis, à l'entrée d'une cabine de luxe, sous les yeux horrifiés d'une comtesse teutonne. Ils avaient quitté New York depuis trois jours. La jeune gourde d'origine bavaroise le harcelait depuis qu'ils avaient longé Rockaway Beach, en direction du large.

Marzio Belonore rentrait au pays après une tournée triomphale qui l'avait baladé dans toutes les salles réputées de l'Est américain. Le violoniste lombard à la réputation internationale avait joué avec succès son répertoire de mélodies traditionnelles devant la diaspora éparpillée. L'engouement de la communauté italienne pour les ritournelles populaires n'étant pas une légende, l'accueil avait été dithyrambique. Qu'ils soient d'origine génoise

ou calabraise, les migrants de la Botte se découvraient tous un vague cousinage avec ce musicien vedette de passage.

Seule une représentation dans l'auditorium de Louisville lui avait laissé un goût d'inachevé. Marzio Belonore s'était retrouvé devant un parterre de bouseux à peine curieux. Les autochtones auraient préféré écouter des airs de country que ce salmigondis de mandolinades barbantes. Verdi n'était pas un cador de la mélodie pour banjo. Puccini non plus. La reprise du duo d'amour de la *Fanciulla dell West* était à des lieues des aspirations culturelles locales. Le charme latin du violoniste quadragénaire ne faisait aucun effet sur les rares femelles à l'allure rurale et au type anglo-saxon dispersées dans la salle. Le regard de braise et les cheveux gominés ne rentraient pas dans leur catalogue de critères de séduction. Face à la foule de chairs blondes aux yeux clairs de son auditoire, Marzio Belonore avait perdu ses illusions. Son léger embonpoint provoqué par une fréquentation exclusive des restaurants de ses compatriotes sur le Nouveau Continent était un handicap supplémentaire. Rédhibitoire, comme sa stature : les Américains le dépassaient tous d'une tête.

Le Kentucky était sans doute la frontière vers l'ouest à ne pas dépasser pour les italophiles. Les organisateurs l'avaient très vite compris, les dates de l'Illinois et de l'Iowa aussitôt supprimées du calendrier des festivités. La stratégie commerciale de ses imprésarios trouvait là ses limites, le musicien rentrait donc au pays.

Marzio était désespéré. Il savait sa tactique puérile. Mais il y avait mis ses derniers espoirs. Ça n'avait rien donné. Il comptait sur ce voyage à l'autre bout du monde pour retrouver son amour de toujours, la belle Ofelia. Pour elle, il avait su faire placarder le nom de Belonore en lettres capitales sur les frontons des plus prestigieux théâtres de la planète. Plusieurs fois, à l'occasion de séances de dédicaces dans sa loge après concert, son cœur avait bondi. Ce n'était que de

lointaines ressemblances, quelques princesses latines en quête d'une aventure valorisante, des admiratrices sans intérêt, des mélomanes sans arrière-pensée, quelques filles légères prêtes à monnayer le repos du guerrier. Plusieurs fois, il y avait cru. Il gardait en mémoire l'étonnant regard de cette gamine croisée dans les coulisses de l'Eastman Theatre de Rochester, dont la ressemblance troublante avec Ofelia l'avait fait tiquer, au point d'engager une conversation plus profonde. Le même regard, la même voix, le même charisme étourdissant. Illusion. Sa mère se prénomrait Valentina. L'adolescente ne savait pas précisément d'où sa mère était originaire en Italie, mais sûrement pas de ce trou perdu à quelques lieues de la Suisse, comme il le lui suggérait. Des piles de photos à dédicacer accompagnaient chaque étape de la tournée : Magda Massarelli était repartie avec deux portraits en noir et blanc imprimés sur papier mat. Un pour elle, un autre « *pour sa mère Valentina, qui aime beaucoup la musique italienne.* » Marzio, lui, n'avait maintenant plus qu'une idée en tête : désertar cette musique italienne et tout ce qu'elle évoquait.

Le virtuose déchiffrait sans peine l'environnement politique nauséabond qui plombait son pays. L'Italie voguait avec panache et fanfaronnades vers un naufrage attendu. Il ne comprenait pas la fascination de Mussolini pour le moustachu agité qui venait de proclamer l'avènement du Troisième Reich, quelques mois plus tôt. Les dernières prises de position du Duce et de ses obligés basculaient vers le sordide. Mais le violoniste n'était pas dupe. Son adhésion au parti fasciste lui avait permis d'acquérir le statut privilégié de concertiste international, ambassadeur de la culture italienne. Non, Marzio n'avait pas vraiment de remords ; il éprouvait juste un besoin vital de s'échapper, s'évader, s'enfoncer corps et âme dans l'univers de compositeurs moins caricaturaux, d'explorer les voies nouvelles ouvertes par ses contemporains. Mais pour le moment, il rentrait en Italie. Vaincu. Défait.